

L'Idéal et le Réel, 7 septembre 1867

Auteur : Baudelaire, Charles

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

1 Fichier(s)

Les mots clés

[L'Idéal et le Réel, Laquelle est la vraie ?](#)

Citer cette page

Baudelaire, Charles, L'Idéal et le Réel, 7 septembre 1867, 1867-09-07

Site *Édition numérique des poèmes en prose de Baudelaire*
Consulté le 24/02/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/ProseBaudelaire/items/show/31>

Copier

Informations sur le texte

Titre des textes« L'Idéal et le Réel »

Nombre de textes1

Pagination des textesp. 137-138

Date1867-09-07

Date exacte de la publication7 septembre 1867

Lieu de publicationParis

Texte

Transcription diplomatique

L'idéal et le réel.

J'ai connu une certaine Bénédicta qui remplissait l'atmosphère d'idéal et dont les yeux répandaient le désir de la grandeur, de la beauté, de la gloire et de tout ce qui fait croire à l'immortalité.

Mais cette fille miraculeuse était trop belle pour vivre longtemps ; aussi est-elle morte quelques jours après que j'eus fait sa connaissance, et c'est moi-même qui l'ai enterrée, un jour que le printemps agitait son encensoir jusque dans les cimetières. C'est moi qui l'ai enterrée, bien close dans une bière d'un bois parfumé et incorruptible comme les coffres de l'Inde.

Et comme mes yeux restaient fichés sur le lieu où était enfoui mon trésor, je vis subitement une petite personne qui ressemblait singulièrement à la défunte, et qui, piétinant sur la terre fraîche avec une violence frénétique et bizarre, disait en éclatant de rire : « C'est moi, la vraie Bénédicta ! c'est moi ! une fameuse canaille ! et pour la punition de ta folie et de ton aveuglement, tu m'aimeras telle que je suis ! »

Mais moi, furieux, j'ai répondu : « Non ! non ! non ! » Et, pour mieux accentuer mon refus, j'ai frappé si violemment la terre du pied, que ma jambe s'est enfoncée jusqu'au genou dans la sépulture récente, et que, comme un loup pris au piège, je reste attaché, pour toujours peut-être, à la fosse de l'idéal.

Ch. Baudelaire.

Analyse

DescriptionP. 137-138.

Information sur l'édition

Référence bibliographique*Revue nationale et étrangère*

Mentions légalesTexte de Charles Baudelaire : Domaine public

Contributeur(s)Schellino, Andrea (édition numérique et transcription)

Notice créée par [Andrea Schellino](#) Notice créée le 27/07/2022 Dernière modification le 08/09/2025

ton feuillage découpé, ô toi que je ne puis contempler qu'avec une tristesse profonde ! Toi, qu'en me souriant, elle mettait dans son corsage, combien de fois t'ai-je recueillie toute moite, toute flétrie, échappée de cet asile que je t'enviais. O cacie ! tu ne reposeras jamais sur un cœur plus grand et plus noble.... Elle a fui vers le Nord, ce pays de glace où tu ne saurais vivre. Elle a fui et tu as fleuri depuis son départ ! Nulle esperance n'a germiné dans mon âme du jour où elle m'a dit : « Adieu ! »

Heureuses sont les fleurs, car sans doute elles ignorent la souffrance !

Noble immortelle, ta tête s'élève entre les plus hautes. Ces taches dorées qui brillent sur ton vêtement amarante, n'y sont-elles point placées comme un signe par la main du céleste artiste ? Elles ont la forme d'une flamme, emblème de foi et de charité ; qui oserait aspirer à la gloire s'il n'avait en lui votre douce et brûlante étincelle ?

Saint amour de l'humanité, croyance en un avenir meilleur et plus pur, n'êtes-vous que de vains mots, l'espoir insensé de fous sublimes ? Le jour de la rédemption est-il proche ? Devons-nous lever éternellement nos mains supplantes. *De Profundis* !

Tes petites flammes dorées, immortelle amarante, ressemblent aussi à des larmes : lorsque tu couronnes le front de l'un de nous, a-t-il acquis le droit de te ceindre par des pleurs ? Ne donnes-tu au poète que le pouvoir de nous dire ses douleurs ? — Quel est le plus brisé du sein qui reste scellé, pareil à l'urne funéraire, ou de celui qui exhale ses sanglots... ? Immortelle, je te séparerai de mon pâle bouquet pour lui donner le baiser d'adieu.... La plus grande souffrance est muette, je veux garder la mienne tout entière, pour en abreuver mon âme morne et fidèle. — Si mes lèvres t'effleureraient, peut-être ne saurais-je plus pleurer en silence. — Noble fleur, retire-toi.

Adieu, pauvre bouquet fané : cœur brisé, fleurs flétries, nous sommes frère et sœurs.

PIERRE COEUR.

LE TIR ET LE CIMETIÈRE.

A la vue du Cimetière. — Estaminet.

* Singulière enseigne, se dit notre promeneur, mais bien faite pour donner soif ! A coup sûr, le maître de ce cabaret sait apprécier Horace et les poètes élèves d'Epicure. Peut-être même connaît-il le raffinement profond des anciens Egyptiens, pour qui il n'y avait pas de bon festin sans squelette ou sans emblème quelconque de la brièveté de la vie. *

Et il entra, but un verre de bière en face des tombes, et fuma lentement un cigare. Puis la fantaisie

le prit de descendre dans le cimetière, dont l'herbe étoit si haute et si invitante, et où régnait un si riche soleil.

En effet, la lumière et la chaleur y faisaient rage, l'on eût dit que le soleil ivre se vautrait tout de son long sur un tapis de fleurs magnifiques, engrassees par la destruction. Un immense brouissement de vie remplissait l'air — la vie des infinités petits — coupé à intervalles réguliers par la crépitation des coups de feu d'un tir voisin, qui éclataient comme l'explosion des bouchons de champagne dans le bourdonnement d'une symphonie en sourdine.

Alors, sous le soleil qui lui chauffait le cerveau et dans l'atmosphère des ardents parfums de la Mort, il entendit une voix chuchoter sous la tombe où il s'était assis. Et cette voix disait : « Maudites soient vos cibles et vos carabines, turbulents vivants qui vous souciez si peu des défunts et de leur divin repos ! Maudites soient vos ambitions, maudits soient vos calculs, mortels impatients, qui venez étudier l'art de tuer près du sanctuaire de la Mort ! Si vous saviez comme le prix est facile à gagner, comme le but est facile à toucher, et combien tout est néant, excepté la Mort, vous ne vous fatigueriez pas tant, laborieux vivants, et vous troubleriez moins souvent le sommeil de ceux qui, depuis longtemps, ont mis dans le but, dans le seul vrai but de la détestable vie ! »

Ca. BAUDELAIRE.

ÉTUDES SUR LES BARBARES ET LE MOYEN AGE

PAR M. E. LITTRÉ.

Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir rassemblé en un volume ces très-importants articles, qu'il avait dispersés depuis quinze ans dans divers recueils, où ils étaient perdus pour le public lettré. Nés des circonstances (le plus souvent de la lecture d'un ouvrage nouveau), ces travaux de haute critique ont une tout autre portée que les articles ordinaires de journaux ; ce ne sont point des résumés de la pensée d'autrui, mais des recherches originales et actives sur tout sujet qui s'offre à la vaste erudition et à la puissante réflexion de M. Littré. Il le dit lui-même avec une légitime fierté : « Soumis à la salutaire discipline d'une philosophie dont l'un des mérites proéminents est de coordonner et de représenter les sciences positives y compris l'histoire, je n'écris rien qui, par un lien certain, ne dépende de ce que je regarde comme les grandes généralités et les hautes pensées. »

Qu'on ne croie pas avoir affaire ici à un livre dicté par l'esprit de système ; l'un des principaux caractères de ce livre est précisément une très-grande impartialité pour toutes les théories dont il s'occupe, même pour celles qui sont le plus en contradiction avec les opinions de M. Littré. Dans ce volume, l'opinion fondamentale qu'il développe avec le plus d'insistance, la thèse commune qui fait l'unité de ces divers travaux, est celle qu'il résume

t. i. vol. Didier, éditeur.